

C'est un grand plaisir pour moi de me retrouver ici avec vous. Ce que vous avez entrepris l'an dernier était une expérience audacieuse. Réunir à la même table main-d'oeuvre et patronat, à d'autres fins que des négociations collectives, était en soi un acte assez courageux. Et les réunir avec des membres du gouvernement constituait simplement un défi à la logique.

Les résultats ont été bons, cependant. Le Congrès canadien sur le commerce de l'industrie sidérurgique est une réussite éclatante. C'est un excellent mécanisme pour tenter de résoudre les problèmes de l'industrie de l'acier -- et Dieu sait que ces problèmes sont nombreux. C'est un forum permanent pour l'examen des questions qui touchent la main-d'oeuvre et le patronat -- et qui touchent même le gouvernement. Et c'est le moyen de faire connaître les préoccupations de l'industrie. C'est un moyen de les faire entendre clairement, car ce ne sont pas plusieurs voix qui s'expriment par l'intermédiaire du CCCIS, c'est une seule. Cela rend votre message impossible à ne pas reconnaître --- et difficile à ignorer.

Je vous offre donc mes félicitations et je vous fais part de mon admiration et de mon grand respect. Vous avez fait là des miracles.

*

Comme vous le savez, je ne suis pas qu'un spectateur intéressé. J'ai eu des liens étroits avec l'industrie canadienne de l'acier durant la majeure partie de ma vie de travail. J'ai été d'abord ouvrier, afin de payer mes études de droit. J'ai été ensuite avocat, exerçant la profession juridique dans une ville sidérurgique, auprès de métallurgistes. J'en suis donc venu à connaître votre industrie. Et, en tant que ministre du Commerce extérieur, j'en suis venu à connaître assez bien le monde dans lequel l'industrie sidérurgique doit se montrer compétitive.

C'est un monde qui est devenu très compliqué -- et, en raison d'un enchaînement de raisons très spéciales, très dur pour l'industrie de l'acier.

L'acier, en effet, n'est pas simplement une autre industrie. Pour le meilleur ou pour le pire, elle a du sex-appeal, elle témoigne de la jeune maturité de la nation. Remontons à une vingtaine d'années. Pour beaucoup de pays du tiers monde, pays qui rejetaient le joug colonial, acquérir une industrie sidérurgique qui leur fût propre était une priorité nationale. Ce n'est pas nécessairement parce qu'ils avaient un besoin criant d'une industrie sidérurgique locale. La raison en est plutôt qu'une aciérie, avec ses hauts fourneaux et ses grandes cheminées, son métal en fusion et son outillage compliqué, était le symbole même du monde industrialisé. C'était ce que possédaient les vieux pays, c'est donc ce qu'il fallait aussi aux nouveaux pays.

*

Le résultat est ce que nous avons aujourd'hui: un problème en trois parties. Premièrement, il y a trop d'aciéries dans le monde. Ou, pour parler dans la langue des économistes, il existe une grave surcapacité de la production mondiale d'acier. Deuxièmement, pour garder les aciéries en fonctionnement, certains des pays qui les ont créées se sont mis à pratiquer le dumping de leur acier sur les marchés étrangers ou à subventionner la production au pays -- quand ce n'est pas les deux. Et troisièmement, à cause de pratiques de ce genre, la plupart des pays ont établi, à leurs frontières, des barrières qui gênent l'entrée des produits en acier d'autres pays. L'accès à la plupart des marchés mondiaux de l'acier est entravé par diverses mesures que l'on pourrait appeler, je crois, des astuces du métier: arrangements de commercialisation ordonnée, accords de limitation volontaire, contingents d'importation et réglage administratif.